

Textes pudeur

**La pudeur est-elle un obstacle ou une condition du bien vivre
Pour répondre à cette question ne faut-il pas envisager la constellation de ses
significations qui concernent l'intimité mais aussi le champ social ?**

1) Pudeur notion variable selon les lieux et les époques

Dans la *Consolation à Helvia*¹, Sénèque évoque la pudeur comme une vertu, la vertu féminine par excellence. Dans notre société occidentale contemporaine, la pudeur semble être *a contrario* une valeur démodée. Depuis mai 68, au prétexte de la liberté de l'individu à disposer de son corps et de son esprit², le terme prend alors souvent le sens de « pudeur excessive », de pudibonderie : « réserve excessive et généralement déplacée notamment en ce qui concerne les choses relatives à certaines parties du corps et au sexe³ ». Ainsi la pudeur est-elle une notion variable selon les lieux et les époques (...). Une définition unique de la pudeur est difficile à donner. En effet, la pudeur peut être une attitude de retenue empêchant de dire ou de faire ce qui peut choquer les codes sociaux⁴. Elle est liée au corps, à la sexualité, et au rapport à l'autre, régi par des règles de comportement à adopter en société. (...) Lorsque les limites de la pudeur sont franchies⁵, un sentiment de honte se manifeste. La honte suit l'inconduite, alors que la pudeur la précède, permettant des stratégies d'évitement⁶. Elle secrète ainsi de l'espace entre les êtres, et apparaît comme un prélude à l'entente intime, comme à la vie sociale⁷. La pudeur peut également s'apparenter à la dissimulation d'une vulnérabilité, en particulier du corps, mais aussi des sentiments⁸. D'où l'image du voile, du masque qui protège l'intime. La pudeur implique donc une frontière entre ce qui est voilé et ce qui est dévoilé, une limite liée au regard, aux gestes, aux mots⁹. Si la notion existe, le champ lexical de son expression varie selon les époques. La langue grecque connaît le mot *aidôs*, terme complexe signifiant à la fois le sentiment de l'honneur, la honte, la modestie, la pudeur, la crainte, le respect, les organes sexuels. Il exprime une émotion caractérisée par des réactions physiques, comme rougir, et implique un comportement caractéristique en

¹ SENEQUE, *Consolation à Helvia*, 16, 4, R. WALT trad., Paris, 1961.

² M. SELZ, *La Pudeur, un lieu de liberté*, Paris, 2003, p. 9, 15-32.

³ 3. ATILF, *Trésor de la langue française informatisé*, consultable à l'adresse ci-après : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> ; A. REY, « Pudeur », dans *Dictionnaire culturel en langue française*, ID. dir., Paris, 2005, p. 2225.

⁴ E. LITRE, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1863, s. v. ; A. REY, « Pudeur », art. cité, p. 2225-2226.

⁵ C. HABIB, « Préface », dans *La Pudeur : la réserve et le trouble*, op. cit., p. 12 C.G. METRAL, *La Pudeur ou l'être discret*, Bruxelles, 1996, p. 105-107 ; M. SELZ, *La Pudeur...*, op. cit., p. 45.

⁶ C. HABIB, « Pudeur », dans *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, M. CANTO-SPERBER dir., Paris, 1996, p. 1308. Voir également, J. RUDHARDT, « Quelques remarques sur la notion d'*aidôs* », dans *Képoi. Mélanges offerts à A. Motte*, É. DELRUELLE et V. PIRENNE-DELFORGE éd., Liège, 2001, p. 1-21.

⁷ C. HABIB, « Préface », art. cité, p. 11-14 ; C. LABRUSSE-RIOU, « La pudeur à l'ombre du droit », dans *La Pudeur : la réserve et le trouble*, op. cit., p. 49

⁸ C. HABIB, « Préface », art. cité, p. 10-11 ; J.-C. BOLOGNE, *Histoire de la pudeur*, Paris, 1997, p. 11 ; A. REY, « Pudeur », art. cité, sens 2.

⁹ C. LABRUSSE-RIOU, « La pudeur à l'ombre du droit... », art. cité, p. 32-33.

réponse¹⁰. La nudité des athlètes a pu passer pour l'ignorance de tout sentiment de pudeur, elle n'est pourtant pas « naturelle » ni socialement banalisée dans le monde grec, c'est un phénomène culturellement daté¹¹ : la nudité ainsi affichée « incarne » la virilité, la représentation ayant alors une signification rituelle¹² Gaëlle Deschodt Document téléchargé depuis www.cairn.info - - 90.52.73.38 - 31/07/2016 15h29. © Publications de la Sorbonne

La constellation de significations dans laquelle s'inscrit la pudeur, durant l'Antiquité grecque, ne nous est pas entièrement étrangère. Par exemple, c'est bien ce groupe de significations qui est mobilisé lorsqu'on rappelle à la pudeur des hommes politiques cyniques et corrompus. Néanmoins l'évolution morale, de la Grèce antique à la Rome chrétienne, devait progressivement détacher la pudeur des vertus de retenue et de modération, qui forment la constellation initiale, pour l'associer étroitement à la chasteté. C'est un glissement que le sens originel n'excluait nullement – dans l'idéal de modération, la dimension de retenue sexuelle n'était pas absente. Mais elle n'était pas centrale. Aujourd'hui en revanche, la pudeur ne se laisse plus dissocier aisément du corps et de la sexualité. On peut certes concevoir une pudeur qui ne soit pas physique – par exemple, une pudeur sentimentale ou morale –, mais c'est de manière dérivée, et par analogie. En français contemporain, le dictionnaire fixe la hiérarchie : la pudeur est d'abord une réaction de honte¹³ liée à l'exposition ou à l'évocation des parties génitales, et par extension, de tout ce qui est susceptible de causer du trouble ou de la confusion. Ainsi le sens commun relie-t-il la pudeur aux parties génitales, comme l'étymologie la *pudor* aux *pudenda*. C'est aussi le sens dont le terme est chargé dans la langue juridique, lorsqu'il est question d'attentat à la pudeur. C. Habib, « Pudeur », dans *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, M. Canto-Sperber dir

2)La tête couverte signe de soumission

. Dans son tableau intitulé *Le viol*, Magritte a peint le visage d'une femme dont la tête est remplacée ou symbolisée par les organes sexuels. Les yeux sont des seins, la bouche est un pubis. Le peintre semble suggérer que la violence faite aux femmes passe souvent par une transformation de leur visage en zone génitale, en objet de désir. Dans ce tableau, comme dans un certain fondamentalisme religieux, s'exprime une inégalité flagrante entre les sexes : si la voix de l'homme est un outil d'expression publique, celle de la femme n'est qu'un outil d'expression « publique ».Howard Eilberg-Schwartz et Wendy Doniger, dans leur livre *Off*

¹⁰ . D. CAIRNS, *Aidôs. The Psychology and Ethics of Honour and Shame in Ancient Greek Literature*, Oxford, 1993, p. 5-10 ; G. FERRARI, *Figures of Speech. Men and Maiden in Ancient Greece*, Chicago, 2002, chap. 3.

¹¹ . J.-C. BOLOGNE, *Histoire de la pudeur*, op. cit., p. 300 ; M. MCDONNELL, « The Introduction of Athletic Nudity : Thucydides, Plato, and the Vases », *Journal of Hellenic Studies*, 111 (1991), p. 182-193 ; F. GHERCHANOC, « Nudités athlétiques et identités en Grèce ancienne », *Mètis*, nouvelle série, 6 (2008), p. 75-101.

¹² G. FERRARI, *Figures of Speech...*, op. cit., p. 163-169

¹³ La honte est donc mauvaise conscience déterminée par une mauvaise action, alors que la pudeur est mauvaise conscience sans mauvaise action : ce *serait* une sorte de honte sans faute. La honte est toujours liée à un événement déterminable, assignable, repérable ; elle a une cause (on est pris en flagrant délit), et s'il n'y avait eu cet événement, il n'y aurait pas de honte ; la pudeur en revanche n'est pas liée à un événement particulier, déterminable, assignable ; elle n'a pas de cause repérable, aussi fait-elle partie de la condition humaine. La honte est contingente, la pudeur est nécessaire ; la honte est particulière, la pudeur générale PUDEUR ET INTIMITÉ E Fiat <http://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2007-3-page-23.htm>

*with her head ! The denial of women's identity in myth, religion and culture*¹⁴, affirment que la volonté de voiler les femmes dans de nombreuses cultures naît précisément de l'érotisation de leur visage et de leur tête. Se débarrasser de la tête en la couvrant constitue une décapitation symbolique, par laquelle on escamote le marqueur principal de l'autonomie personnelle, de la différenciation individuelle.

(..°). Les hommes pratiquants portent la kippa. On ignore à quand remonte précisément cette tradition, qui n'apparaît pas dans les textes antiques, mais semble devenir normative à l'époque du Moyen Age. Cette couverture masculine exprime, elle aussi, une forme de soumission, ou plus exactement la reconnaissance qu'il existe une autorité transcendante, en dessous de laquelle se trouve humblement l'homme. Les hommes et les femmes ne couvrent donc pas leurs têtes pour les mêmes raisons dans le judaïsme : les premiers sont invités à marquer la présence de la transcendance¹⁵ dès l'enfance et en toute circonstance, tandis que les secondes se couvrent lorsqu'elles sont mariées, et uniquement en public. Si le voile, le chapeau ou la perruque peuvent symboliser une forme de soumission¹⁶, ils constituent surtout un marqueur social qui informe autrui de la non-disponibilité de la femme couverte. Le couvre-chef vient ainsi réglementer la tentation des autres hommes.

Il convient d'insister sur le fait que le désir lui-même n'est pas condamnable dans cette vision : la femme non mariée peut rester tête nue parce qu'elle peut être alors légalement désirée. Le problème n'est donc pas d'éveiller le désir chez l'homme, mais d'éveiller chez lui un désir interdit, qui pourrait le mener à convoiter le « bien » d'un autre. Il ne s'agit donc pas d'une

¹⁴ . University of California Press, 1995

¹⁵ **“Un voile pour me soumettre à Dieu, pas aux hommes”**

Samia T., 34 ans, médecin

« J'ai été élevée à La Courneuve dans un milieu où l'on était modérément pratiquant. Mais j'étais très curieuse, adolescente, et je me posais beaucoup de questions. Durant mes études de médecine, j'ai découvert l'Autre, en rencontrant des étudiants très différents de moi et des malades qui m'ont éveillée à la vulnérabilité de chaque être et au respect qu'on lui doit. J'ai connu par la suite une série d'épreuves – un divorce, des deuils – qui m'ont rappelé à quel point nos vies sont fragiles. À l'époque, je me trouvais dans un état de grande soif spirituelle. Ce qui ne m'empêchait pas de porter une minijupe ou un “cuir” ! Je m'intéressais à toutes les religions, mais aussi à la psychologie, à la politique. Rien de ce qui était humain ne m'était étranger ! Encore aujourd'hui, je suis férue de cosmologie, j'écris de la poésie, je fais du slam. L'an dernier, suite au décès d'un patient, j'ai eu un déclic. Je me suis de nouveau intéressée aux principes fondamentaux de l'islam. J'ai commencé à prier et j'ai ressenti un bonheur infini. Et le printemps dernier, alors que j'étais allée prier avec une amie à la mosquée, j'ai connu à nouveau un moment de plénitude si intense que je n'ai plus voulu enlever le voile (on prie voilée). Je sais et je sens que Dieu existe. Je n'ai pas mis le voile que pour me protéger, ou seulement par pudeur, mais surtout dans un geste d'amour de Dieu, pour me soumettre à Lui – mais, attention, à Lui, pas aux hommes ! Je me considère leur égale ! Porter le voile, pour moi, me rend plus libre. Au sens où cela fait pleinement partie de ma foi, au jour le jour. Ma foi me permet de mieux comprendre ma place dans le Monde, de prendre du recul face aux passions et aux conditionnements qui nous aliènent : la peur de l'autre, les préjugés, la crainte de la mort, les mille tracas du quotidien, les séductions un peu vaines de cette société matérialiste. Lire le Coran, les hadiths, m'amène à être meilleure, à lâcher prise, à aller vers les autres et, ainsi, à me sentir plus vivante. Cela n'a en rien modifié mon travail de médecin (et je retire mon voile au travail), ni mes multiples activités culturelles. Je suis d'ailleurs en train de monter une association avec des personnes de toutes confessions pour parler de l'islam différemment, de façon plus ouverte et sereine, avec des expos, des concerts, du slam. Il faut que les gens sachent qu'il y a beaucoup de musulmans qui aiment les autres et qui souhaitent vivre en paix. » Philo magazine

¹⁶ Selon le rabbin Louis Epstein, la femme juive se couvrirait d'abord pour signaler qu'elle est la propriété exclusive d'un homme. Louis M. Epstein, *Sex Laws and customs in Judaism*, Ktav Pub. House, 1968.

question de tentation mais de propriété. Le voile, ici, doit agir comme un frein à la libido masculine : il a vocation à domestiquer la femme et le désir qu'elle suscite, au nom de l'ordre social. Delphine Horvilleur *En tenue d'Eve : féminin, pudeur et judaïsme* Grasset 2013 P25-27

3) Frein à l'empiètement d'autrui, le respect des frontières

Un autre élément important ressortit à l'existence d'un individualisme de plus en plus grand dans nos sociétés modernes où tout est question de performances individuelles et où l'on ne peut que constater la disparition grandissante d'un tissu social qui offrait l'appui d'une solidarité collective maintenant disparue. À ce sujet, Dominique Quessada (publicitaire et philosophe), dans un de ses articles intitulé « Tout doit disparaître¹⁷ » montre que le capitalisme, aujourd'hui, qui « vise à la consommation de toute chose, cherchant dans le moindre processus une source de plus-value » a conduit à la disparition de choses inconvenantes. (...) Les articles d'un numéro de la *RFP* de l'année dernière, intitulé « La perversion narcissique¹⁸ » amènent à envisager qu'en finir avec la honte conduirait inévitablement à la perversion narcissique. Ce raccourci mérite bien sûr des développements, mais il n'est sans doute pas possible aujourd'hui d'éviter de faire ce rapprochement et de le questionner. Pourquoi aujourd'hui ? Peut-être notamment parce que notre société paraît engagée dans un processus qui se voudrait celui de l'éradication de la honte. Et cela produit insidieusement des effets pervers dans les relations sociales, tels que le mépris de l'autre, l'incivilité et la disparition de toute courtoisie, l'atteinte grave du respect et de l'espace propre de chacun¹⁹, et une violence de plus en plus manifeste

Monique Selz, « Clinique de la honte. Honte et pudeur : les deux bornes de l'intime

», *Le Coq-héron* 2006/1 (no 184), p. 48-56. Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 82.225.48.171 - 24/07/2016 10h51. © ERES

-« Ce qui est difficile à expliquer, c'est la distance à conserver. Chaque être humain est dépositaire de quelque chose qui le dépasse, qui n'est pas vraiment de lui. Cette force ne peut être impunément exposée au grand jour. C'est une essence d'ombre qui supporte mal la lumière crue. Ce qui est le plus intime doit être protégé. Ce n'est pas un trésor, c'est beaucoup plus, c'est le ressort intérieur et il importe de le ménager chez l'autre et chez soi. » J. de Bourbon-Busset (lettre à Laurence, Gallimard 1987)

Il faut sans aucun doute reconnaître que la pudeur, le désir, l'amour en général ont une signification métaphysique, c'est-à-dire qu'ils sont incompréhensibles si l'on traite l'homme comme une machine gouvernée par des lois naturelles, ou même comme un « faisceau d'instincts », et qu'ils concernent l'homme comme conscience et comme liberté. L'homme ne montre pas ordinairement son corps, et, quand il le fait, c'est tantôt avec crainte, tantôt avec l'intention de fasciner²⁰. Il lui semble que le regard étranger qui parcourt son corps le dérobe à

¹⁷ 2. *Le Monde*, 24 septembre 2004.

¹⁸ 5. « La perversion narcissique », *Revue française de psychanalyse* n° 3, 2003.

¹⁹ Respecter l'autre revient toujours à le rendre à lui-même dans la liberté d'une attente qui l'autorise à retrouver son unité de sujet dans la rencontre. D Vasse

²⁰ **Le désir érotique est d'abord « charnel »** car les parties les plus charnues du corps humain (seins, ventre, fesses) ont en commun d'être facilement saisissables et elles-mêmes inaptées à l'action. Ce qui nous fascine alors, selon Sartre, c'est la possibilité qu'une personne se réduise à un amas de chair tiède offert à toutes les manipulations. Pour échapper à ce regard prédateur, le sujet cache donc ses atouts... pour mieux leur

lui-même ou qu'au contraire l'exposition de son corps va lui livrer autrui sans défense, et c'est alors autrui qui sera réduit à l'esclavage. La pudeur et l'impudeur prennent donc place dans une dialectique du moi et d'autrui qui est celle du maître et de l'esclave : en tant que j'ai un corps, je peux être réduit en objet sous le regard d'autrui et ne plus compter pour lui comme personne, ou bien, au contraire, je peux devenir son maître et le regarder à mon tour, mais cette maîtrise est une impasse, puisque, au moment où ma valeur est reconnue par le désir d'autrui, autrui n'est plus la personne par qui je souhaitais d'être reconnu, c'est un être fasciné sans liberté, et qui à ce titre ne compte plus pour moi. Dire que j'ai un corps est donc une manière de dire que je peux être vu comme un objet et que je cherche à être vu comme sujet, qu'autrui peut être mon maître ou mon esclave, de sorte que la pudeur et l'impudeur expriment la dialectique de la pluralité des consciences et qu'elles ont bien une signification métaphysique Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* (1945).

4) Pudeur et suppléance au manque de dignité du malade

Soigner, laver les corps inertes des patients, les soulever, les repositionner, pratiquer l'aspiration des sondes d'intubation, de nombreuses actions impliquent une intimité forcée, un contact de tous les sens⁶. Les gants, les lunettes et les masques de protection marquent la limite d'un territoire censé empêcher la propagation des bactéries les plus dangereuses. Mais la promiscuité obligée lors de certains gestes occasionne des rencontres vécues comme désagréables par les infirmières. Lors du recueil des urines ou des selles, lors de l'aspiration périodique de la salive et des mucosités, quelques gouttes s'éparpillent parfois au-dehors, provoquant des expressions de dégoût envers cette mise en contact involontaire. En présence de pathologies envahissantes, ou lors de la formation d'escarres importantes, l'intimité forcée devient difficile à soutenir. Le côté parfois remarquable des dommages entraîne non plus le dégoût mais, pour certaines infirmières novices, le désir de montrer aux autres : «Viens voir ce patient, c'est incroyable !». Mais cette attitude est jugée indécente par les anciennes : «Un peu de pudeur, ce n'est pas un spectacle!». Une certaine façon de regarder les plaies est donc jugée indécente, déplacée. La retenue du regard équivaut au contraire à une forme de discrétion, elle seule soutient le respect dû au patient (...) Toute forme de voyeurisme, même involontaire, est condamnée, les soignants doivent sauver les apparences du patient à sa place. Dans ces conditions de grande proximité, où les émanations et odeurs se montrent parfois envahissantes, où le regard est le seul contact à *distance*, le maintien d'une propreté impeccable des lieux et des corps des patients n'a pas seulement un but septique. Cela devient une façon d'aménager l'espace commun, comme on arrange une maison. Ceux et celles qui gèrent au quotidien des corps abîmés ont le souci du détail bien fait : la lacette joliment nouée, l'oreiller bien disposé, le drap bien lissé et la délicatesse de gestes en apparence anodins

substituer ceux de la mode, dont les variations peuvent se lire comme une tentative de se réapproprier son corps. « *Se vêtir*, écrit Sartre, *c'est dissimuler son objectivité, c'est réclamer le droit de voir sans être vu, c'est-à-dire d'être pur sujet* » (*L'Être et le Néant*).

« *La honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un. Je viens de faire un geste maladroit et vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement, je le réalise sur le mode du « pour-soi ». Mais voilà tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout à coup la vulgarité de mon geste et j'ai honte.* » *ibidem*

participent au soin du territoire intime. Ici, l'aménagement d'un «entre nous» est à la fois celui du lien patient-infirmière, et celui des infirmières entre elles. C'est pourquoi elles baissent les stores lors des soins, *par pudeur*. Dans ce geste qui soustrait le patient inconscient aux regards d'autrui, elles sauvegardent sa pudeur tout en protégeant leur espace intime de travail. En ce sens, la chambre des patients est aussi la chambre des infirmières. C'est pourquoi elles cherchent à soustraire aux regards étrangers les soins qu'elles accomplissent. (...°On doit alors souligner que les plus puissants enjeux (guérir le patient, lui éviter de souffrir) soutiennent une valeur transversale aux sujets, qui déborde la subjectivité incarnée²¹ : c'est celle que contient la notion de «dignité». Que recouvre cette notion, devenue primordiale dans les pratiques thérapeutiques hospitalières ? Comme pour ce qui concerne la notion de «pudeur», elle est le lieu dans lequel se concentre l'essentiel de la personne humaine, dans le moment-même où celle-ci s'est absentée. Lorsque la conscience du patient a démissionné, techniquement mise à l'écart pour rendre possible l'exercice médical, il faut la présence d'une autre conscience pour la *représenter*. Voilà comment s'exerce le droit à la dignité, en réanimation. Dans ce contexte, c'est cette *représentation* demande toute une réflexion sur l'empathie, la pudeur et la dignité. Elles sont trois facettes d'un même défi, qui encourage le maintien de la vie personnelle Retenue du regard, larmes contenues. Pudeurs réciproques en service de réanimation C. BERGÉ Philosophe – Anthropologue, Le Creusot

5) La soustraction de l'intimité et les fantasmes du désir

L'homme ne rougit de rien quand il est seul ; la pudeur ne commence en lui que quand on le surprend, ce qui prouve que la pudeur n'est qu'un préjugé ridicule, absolument démenti par la nature. L'homme est né impudique. L'impudicité tient à la nature ; la civilisation peut bien changer ses lois, mais elle ne les éteint jamais dans l'âme des philosophes.... Sade, Juliette ou les infortunes de la vertu. (...) Kant sut nous dire l'essentiel, dans un petit texte de la Critique de la faculté de juger : La feuille de figuier fut un grand progrès dans la civilisation : outre la décence, elle permit le désir. L'objet étant désormais soustrait aux sens, put devenir objet de désir. Quel est l'objet dont Kant parle ici ? Le sexe d'Adam pour Eve, le sexe d'Eve pour Adam, que la feuille de figuier, en effet, soustrait, dérobe au regard de l'autre. Au regard ? Pas seulement, parce que Kant emploie ici le mot sens au pluriel. Ce n'est donc pas seulement au regard d'Eve que la feuille soustrait le sexe d'Adam, mais aussi à son toucher, à son odorat (!), à son ouïe (?), et même... à son goût. Le très prude Emmanuel Kant avait-il mesuré la portée de ce qu'il écrivait ? Mais surtout, ce que nous murmure ici notre auteur est que la

²¹ Et Husserl nous aide fort à le comprendre, lequel distinguait entre deux types de corps : le *Körper* d'une part (le corps-objet, et est un *Körper* tout corps s'étendant dans l'espace : la montre, la planète, le corps de la chenille comme celui de l'homme), le *Leib* d'autre part (le corps-sujet, et par ce mot notre auteur désigne le corps vécu, le corps investi par l'esprit. Or on ne touche pas un Leib comme on touche un *Körper*, on ne touche pas le corps d'une femme comme on touche une montre ; on le ferait, qu'immédiatement cette femme se sentirait violée dans sa pudeur. Certes, l'objectivation du corps est nécessaire à sa connaissance, à son traitement parfois, à son analyse toujours ; mais un corps humain, un *Leib* n'est pas réductible aux produits de l'analyse, est plus que la somme de ses composants, et rien ne nous inquiéterait plus qu'une mécanisation des soins 14, qui conduirait à laver un être humain comme on laverait une chambre, et à réduire le fait de lui donner à manger au fait de remplir un ventre. Car donner à manger à un homme ce n'est pas que remplir un ventre, c'est honorer une personne ; et laver une femme ce n'est pas que laver un objet, c'est honorer une personne. *Pudeur et intimité* E Fiat <http://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2007->

pudeur n'est pas qu'une vertu morale, ou sociale, mais le piment du désir. Car c'est précisément la feuille de figuier qui rend désirable ce qu'elle cache. Adam ne désire pas le sexe d'Eve bien qu'il soit caché, mais parce qu'il est caché. Il n'est pas sûr que les mamelles des vaches soient l'objet de bien des fantasmes chez les taureaux : ils les ont toujours sous les yeux ; il est sûr en revanche que la poitrine féminine est objet de grands désirs et grands fantasmes chez les hommes, précisément parce qu'elles sont cachées²² *Pudeur et intimité* E Fiat <http://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2007-3-page-23.htm>

6) La césure produit un espace pour la rencontre

Avant la faute, Adam et Eve sont décrits comme « nus tous deux, mais n'en éprouvant point de honte' ²³ ». Juste après la transgression, les voilà qui se cachent dans un arbre pour tenter d'éviter le regard de Dieu. La honte apparaît mais il n'est dit nulle part qu'ils se sentent coupables.

Quelle différence existe-t-il entre la honte et la culpabilité ? A tort, on confondrait ces deux sentiments qui méritent d'être clairement différenciés. Selon Boris Cyrulnik, « la culpabilité appartient à l'univers de la faute. On se sent coupable, on doit racheter, expier, réparer. La honte n'a rien à voir. Elle place en nous un détracteur intime qui nous ronge, nous détruit, nous dévalorise. Le honteux ne veut pas réparer, il s'éloigne, veut entrer sous terre, échapper au regard de l'autre²⁴ »

La culpabilité peut donc exister de façon indépendante de la présence d'un tiers. Avec ou sans le regard d'un autre, seul ou en société, on peut se sentir coupable. La honte, au contraire, implique nécessairement un regard extérieur, ou l'imagination de ce regard. Nous nous sentons honteux de savoir ou d'imaginer quelqu'un être témoin ou avoir connaissance de nos agissements.

Pour Serge Tisseron, la honte « crée une rupture dans la continuité du sujet. L'image qu'il a de lui-même est troublée, ses repères sont perdus, tant spatiaux que temporels, il est sans mémoire et sans avenir »²⁵. La honte serait d'abord un sentiment de coupure avec soi-même ou avec le groupe dont le regard menace de vous décomposer. Ce sentiment constitue donc une brisure interne, c'est-à-dire une rupture entre l'image de soi idéalisée et l'image perçue à travers un regard tiers. Le sentiment de la honte est éminemment incarné et viscéral. Il provoque généralement une perte de contrôle sur son corps : le sol se dérobe sous ses pieds, on voudrait disparaître. La *manifestation la plus commune de la honte est le rougissement de la peau*. Rougir, c'est ne plus contrôler son épiderme, et sentir sa peau soudain à vif, chauffée et visible. Rougir, c'est « se savoir nu ».

La honte se dit en hébreu *bousha*, un terme dont la racine a une autre signification dans le texte biblique. Elle est souvent employée pour décrire une situation de séparation, une rencontre différée avec un autre qui tarde à venir²⁶ Etymologiquement, ce mot renvoie à l'idée

²² *Les désirs voilés par la honte, n'en deviennent que plus séduisants ; en les gênant, la pudeur les enflamme ; ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, sa tendre et naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire, que la passion ne le dit sans elle ; c'est elle qui donne du prix aux faveurs et de la douceur aux refus. Le véritable amour possède en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de faiblesse et de modestie, le rend plus touchant et plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, et c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations et de ses plaisir* Encyclopédie Jaucourt 1765

²³ Genèse 2 :25

²⁴ *Le Point*, 2 septembre 2010

²⁵ . *La honte : psychanalyse d'un lien social*, collection psychismes. Dunod, Paris, 1992

²⁶ . Deux exemples d'occurrence de cette racine. Dans le Livre de l'Exode (32 : 1), Moïse monte sur le mont Sinaï Voyant qu'il « tarde à revenir », le peuple s'impatiente et perd courage. Dans le Livre des Juges (5 : 28), la mère de Sisera attend désespérément le retour à la maison de fils et s'inquiète de voir son cheval « tarder à venir

d'attente non comblée, une réunion impossible avec le corps d'un autre. L'hébreu ne connaît donc qu'une seule racine pour dire la honte et le manque. Pour la pensée hébraïque, ce sentiment aurait bel et bien quelque chose à voir avec une coupure, la conscience d'une séparation, « rupture dans la continuité du sujet ».

Voici précisément ce qui naît au jardin d'Eden : la honte est le fruit d'une conscience nouvelle de l'humanité. Elle naît dès lors que l'homme a une peau qui le sépare d'un autre, un autre qui peut le regarder, un autre dont il peut être séparé. Au commencement, dans un corps sans membrane ni frontière, le manque n'existe pas. Aucune séparation n'est perçue ou ressentie. Rien, ni personne, n'est manquant parce que rien, ni personne, n'est hors de vue, ni hors de vous. Dans un tel univers, la honte n'existe pas plus que la pudeur.

Puis l'homme et la femme sont soudain « dermiques ». Dorénavant et pour toujours, ils feront deux. Se percevant comme coupés l'un de l'autre, les voilà bien nus. C'est du dénuement que naît la honte, conscience de la brisure et du manque. Mais cette honte n'est autre que la possibilité même de la rencontre. En hébreu, « sceller une alliance » se dit « couper une alliance » : on ne peut s'approcher que de quelqu'un dont on est séparé. C'est précisément par la coupure que le chemin vers l'autre devient possible²⁷. Cet autre est celui dont on cherche le regard mais à qui on ne veut pas révéler toute sa nudité.²⁸

La pudeur d'un vêtement est, dès lors, non ce qui repousse définitivement le regard mais ce qui crée un délai, une latence dans la vision et dans la rencontre. La sortie du paradis n'est en cela pas une faute originelle, mais une césure nécessaire, sortie de fusion, et condition de la rencontre du prochain. La honte, telle qu'elle apparaît à la genèse de l'humanité, n'est non seulement pas coupable, mais elle est précisément ce qui ouvre à l'autre. C'est « *le dévoilement (jamais complet, mais donc aussi le secret) des amoureux l'un vis-à-vis de l'autre [qui] garantit cet espace d'altérité nécessaire à un désir qui ne se confond pas avec l'appropriation du corps de l'autre*²⁹ ». C'est parce que Adam et Eve sont séparés qu'ils sont dorénavant prêts à se rencontrer. La peau qui les sépare les met en quête l'un de l'autre. Le premier modèle biblique de la pudeur est la reconnaissance d'une altérité qui nous échappe, avec laquelle on ne fera jamais un, et dont il nous revient de respecter les frontières

Delphine Horvilleur *En tenue d'Eve, féminin, pudeur et judaïsme* Grasset 2013 p73-77

²⁷ Cf Platon le mythe de l'androgynie 'Aristophane, dans le Banquet (189c - 193e)

²⁸ *De façon générale, comment expliquez-vous cette envie actuelle, chez l'homme comme chez la femme, de paraître lisse ?*

Zones érogènes et zones pileuses coïncident, qui lient le poil au sexe et à la sexualité. Présente ou absente, la pilosité dessine une cartographie érotique où s'alimentent nos fantasmes. C'est une affaire de mode, comme ces maillots exigeant l'épilation du triangle pubien (devenu "bande maillot") épilation qui n'augmente pas la séduction d'une femme, mais protège sa pudeur et cache ses poils au regard des autres baigneurs. C'est aussi affaire de goût : là où l'une aime le contact nounours de la pilosité thoracique de son homme, une autre le veut imberbe et lisse comme un nouveau-né. Cette traque du poil se présente d'ailleurs comme la tentative d'un retour au paradis perdu que seraient l'enfance, la nudité, la pureté, une régression à un stade pré pubertaire. Elle va de pair avec la traque du surpoids, de la cellulite, du cholestérol..., de toutes ces imperfections réelles ou imaginaires du corps vis-à-vis desquelles nous entretenons l'illusion risquée de la maîtrise. Francis Hofstein, psychanalyste *L'Amour du corps*

²⁹ 1. Michel Sanchez-Cardenas « La pudeur, une liberté? de Monique Selz », *Revue française de psych* février 2004, Vol. 68, pp. 699-702.